

L'Homme qui  
chaussait du 62

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Lendemains de Libération*

*Messagère de l'ombre*

Daniel Crozes

# L'Homme qui chaussait du 62



© Éditions du Rouergue, 2019.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0418-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

## Avertissement

Ce roman est librement inspiré  
de la vie d'Henri Cot (1883-1912),  
connu sous le nom du Géant Cot.

« Le Géant est là ! Le Géant est là ! » Les enfants s'égosillaient en galopant dans les ruelles et les places de Belmont-sur-Rance, comme à chacune de ses apparitions. Il s'appelait Ulysse Bouissou mais, pour leurs parents et leurs voisins, c'était le Géant ! À 20 ans, il mesurait déjà 2,22 m alors qu'à cette époque, les hommes de 1,70 m étaient considérés comme « grands ». Ulysse était une force de la nature. Baraqué comme un bûcheron, musclé comme un forgeron, il manipulait avec une facilité déconcertante des poutres, des sacs de 50 kg, des charrues, des roues de chars à bancs et de voitures à chevaux. Les charrons le sollicitaient souvent pour le montage de jardinières et de charrettes. Les charpentiers l'engageaient pour le maniement des poutrelles lorsqu'ils travaillaient dans un quartier de Belmont, admiratifs devant sa résistance aux besognes les plus dures, sa puissance et son habileté à soulever du poids. Son oncle paternel, qui l'employait dans sa cordonnerie, y consentait sans difficulté mais

il négociait en personne sa rémunération d'une journée. Séverin Bouissou avait bien compris les multiples bénéfices de l'embauche de son neveu. Comme il l'avait imaginé, il ne rechignait pas à la tâche, ne se plaignant jamais, tandis qu'il était devenu populaire. Sa gentillesse, son sourire et son humour étaient appréciés. Ulysse attirait la clientèle. Le dimanche, avant chacune des deux messes de la matinée, des familles de Belmont et des environs fréquentaient la cordonnerie pour qu'il cire leurs chaussures. Et il y avait foule dans la boutique, à la grande satisfaction de Séverin et de sa femme Mélanie. Ulysse s'exécutait sans ronchonner quoique certains souliers fussent maculés de bouse de vache, de crottes de brebis ou de la boue des chemins. Il ne regrettait pas de travailler chez son oncle et sa tante qui n'avaient pas d'enfants : il y était bien traité, il aimait son métier.

Originaire du hameau de La Boriette, dans la commune de Belmont, où les Bouissou étaient paysans depuis des générations, Ulysse était appelé à succéder à son père. N'était-il pas l'aîné d'une famille de cinq enfants et n'avait-il pas à respecter la tradition ancestrale ? Toutefois,

dès l'enfance, il s'était détourné des travaux des champs en constatant que sa corpulence effrayait les animaux. Vaches, brebis, cochons s'enfuyaient à son approche au point qu'il était incapable de les surveiller : ils décampaient dans les parcelles voisines et il ne parvenait pas à les regrouper, encore moins à les ramener jusqu'à la ferme, y compris avec le concours de l'un des chiens de berger. Confrontés à cette situation bien mystérieuse et préoccupés par son avenir, ses parents avaient accepté avec soulagement la proposition de Séverin de l'engager à rejoindre la cordonnerie au lendemain de l'obtention de son certificat d'études. Depuis, à l'image des cinq employés de son oncle, il fabriquait sur mesure les souliers du « dimanche » des familles de la bourgade et de la campagne environnante ainsi que des chaussures de travail, en cuir de veau, pour les salaisonniers et les charcutiers de Lacaune. Il ressemelait, recollait ou recousait des bordures à la machine ou à la grosse aiguille, réparait une boucle ou une bride. Il redonnait une nouvelle jeunesse à des chaussures abîmées, usagées ou souvent malmenées par leurs propriétaires.

En défenseur du travail soigné, il en éprouvait toujours de la satisfaction.

Peut-être plus que ses épaules carrées, ses bras et ses jambes, ses pieds et ses mains de colosse impressionnaient les enfants. Il chaussait du 62 alors que certains d'entre eux se contentaient d'un modeste 35 ou 36. Ses tatanes en cuir noir, toujours propres et impeccablement cirées, les épataient. Elles étaient belles et leur finition soignée, ce qui paraissait logique pour un cordonnier ! Ses mains ? Énormes et épaisses ! Même les trayeurs de brebis, les saigneurs de cochons, les coupe-bourses – châtreurs de chiens et de chats – ne les avaient pas aussi larges et grandes. Son pouce couvrait une pièce de 5 francs ! Les gamins ne résistaient jamais à la tentation de présenter leur menotte pour qu'il la saisisse puis la chatouille de ses doigts longs et rugueux. Ulysse affectionnait la compagnie des enfants. Le dimanche après-midi, de l'automne au printemps, lorsqu'il se promenait dans Belmont avec son costume du dimanche, ils étaient nombreux à l'entourer. Ils le chahutaient, essayaient de soutenir son rythme de marche, passaient et repassaient entre ses jambes en

s'esclaffant, l'entraînaient en direction d'un banc sous les arbres, grimpaient sur ses genoux à deux ou trois, soulevaient son chapeau qui le grandissait et s'en amusaient avant de l'amener à prendre son harmonica dans sa poche. Ulysse s'était familiarisé avec l'harmonica grâce à l'un des voisins de la cordonnerie qui se produisait, dans les auberges de Belmont, après certains banquets. Il l'avait souvent retrouvé le dimanche dans sa maison pour apprendre à en jouer avant de se procurer un instrument d'occasion auprès d'un marchand ambulant avec ses premières économies. Il se débrouillait tellement bien qu'il animait, avec un violoneux, le traditionnel bal de clôture de la foire mensuelle dans l'une des auberges de Belmont. Pour les enfants, il interprétait des chansons occitanes que les familles entonnaient en clôture des repas de fête. Il récitait des poèmes de Victor Hugo et de Lamartine, des fables de La Fontaine. Tous l'écoutaient en silence, subjugués par l'étendue de sa mémoire, avant de l'applaudir et de redemander souvent une chanson, une fable, un poème. Bravasse, il s'appliquait à les satisfaire de son mieux. Ils le remerciaient à

leur manière en le régaland avec des fraises de leur potager au moment de l'Ascension, une poignée de cerises rouges et sucrées dès que survenait la Saint-Clair. Puis ils l'escortaient joyeusement jusqu'à la cordonnerie. Avant de rejoindre son oncle et sa tante au premier, il enlevait son chapeau et balayait presque la chaussée en s'inclinant devant son auditoire comme s'il participait à la parade d'un cirque. C'était touchant.

En cette journée printanière, ensoleillée mais fraîche, les ruelles et les places de cette petite bourgade médiévale de l'Aveyron étaient déjà envahies par les éleveurs du Rougier. Ils avaient poussé leurs agneaux ou leurs cochons sur les chemins pour les amener jusqu'au foirail, les marchands avaient déchargé leurs caisses et rivalisaient de boniments malgré l'heure matinale. Ce lundi 13 avril 1903, lendemain de Pâques, était une journée chômée pour les artisans et les ouvriers alors que les enfants n'avaient pas classe. Le marché aux bestiaux du 13 de chaque mois ayant été maintenu, le sous-préfet de Saint-Affrique et les services

de recrutement de l'armée avaient profité de l'occasion pour rassembler à Belmont les conscrits des communes du canton et organiser le conseil de révision. Ulysse aurait 20 ans dans deux semaines. Il avait participé à la séance de tirage au sort qui s'était déroulée à l'occasion de la foire de janvier, dans la salle du conseil. Car les jeunes n'étaient pas égaux devant l'armée. Le tirage au sort décidait s'ils effectueraient ou non leur service militaire. Les titulaires d'un bon numéro en étaient exemptés. Ulysse avait tiré le mauvais numéro, à la déception de son oncle et de sa tante ; il devrait donc accomplir ses trois années de service militaire si les médecins le déclaraient apte à porter l'uniforme après l'avoir examiné. Séverin et Mélanie espéraient qu'ils signeraient sa réforme. Ulysse n'avait-il pas les pieds plats ? Il aurait des difficultés à crapahuter dans la caillasse, à participer aux exercices du régiment. Ils craignaient par ailleurs que leurs affaires en souffrent tellement sa présence dans la boutique constituait un excellent argument commercial. Après le tirage au sort, ils avaient consulté leur médecin qui partageait leur opinion, persuadé que l'armée

ne voudrait pas d'un conscrit aussi grand : il coûterait trop en vêtements et en nourriture, réclamerait une literie spéciale. Quant à Ulysse, la perspective d'endosser l'uniforme et de s'expatrier de Belmont pendant trois années ne l'enflammait pas. Il était attaché à son activité de cordonnier, à la quiétude du quotidien et à l'ambiance villageoise de cette bourgade où chaque famille se connaissait. Il craignait également d'être expédié dans les colonies, après avoir accompli ses classes. Des conscrits de Belmont n'avaient-ils pas été envoyés en Algérie, dans le Sahara, et attaqués par les fièvres dans le désert ? Peut-être davantage que la discipline militaire, il redoutait la rigidité de l'armée qui renâclerait sûrement à s'adapter à sa taille et à son poids. La chambrée et le réfectoire ne seraient-ils pas trop bas de plafond ? Dès son enfance, chez ses parents, il avait souffert d'être trop grand. À l'âge de 8 ans, il ne pouvait déjà plus s'asseoir avec sa famille pour les repas. La table qui servait aussi de maie pour pétrir la pâte à pain était bien trop basse pour ses jambes, ses genoux en heurtaient les parois. Il mangeait en même temps que

ses parents, ses frères et ses sœurs mais en arpentant la salle commune, son assiette et ses couverts entre les mains, les déposant de temps en temps sur le buffet pour recouper un morceau de pascade, de ventrêche ou de volaille, ne supportant pas de demeurer debout trop longtemps sans ressentir de douleurs. À l'occasion de son installation à Belmont, Mélanie et Séverin n'avaient pas ménagé leurs efforts pour l'accueillir. Au moment de son arrivée, il avait 14 ans mais le médecin de Belmont prévoyait que sa croissance se poursuivrait et qu'il atteindrait certainement 2,30 à 2,50 m à 25 ans. Séverin et Mélanie avaient aménagé la chambre la plus spacieuse, rehaussant le plafond, commandant à un menuisier de la bourgade un grand sommier de trois mètres de long et d'un mètre quatre-vingt de large ainsi que les bois de lit correspondants, puis au matelassier un matelas de dimension équivalente. Ce sommier et ce matelas avaient suscité beaucoup de curiosité parmi leur clientèle. Ils avaient alimenté les conversations dans les familles et les commerces pendant des semaines à une époque où les sommiers classiques ne